

Le théâtre **Une langue sur des tréteaux**

Jacques Bobet

Volume 3, numéro 2 (14), mars-avril 1961

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/59843ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Bobet, J. (1961). Le théâtre : une langue sur des tréteaux. *Liberté*, 3 (2), 563-566.

Chroniques

LE THÉÂTRE

Une langue sur des tréteaux

La vérité est que nous nous exprimons tous très mal. Nous tous : Français et Canadiens. Je ne parle pas ici d'accents. Les accents sont ce qu'ils sont; ils sont beaux ou ils sont laids; ils facilitent la compréhension ou l'entravent; mais bien des choses ont déjà été dites à ce sujet, et nous savons qu'ils peuvent être aussi insupportables d'un côté de l'Atlantique que de l'autre. Vieille querelle dont on peut bien se contenter de sourire en attendant d'avoir résolu des problèmes plus graves. Je ne parle pas non plus de diction. Diction maniérée chez les uns, — et ils ne sont pas tous en France—, diction éculée chez les autres, — et ils ne sont pas tous au Canada—, signes qui ont leur importance, mais qui ne sont encore que des signes. Je parle de la façon dont nous nous exprimons, c'est-à-dire de cette équation instable, remise en question par chaque individu et par chaque société, à chaque époque, entre une certaine qualité d'idées et d'émotions d'une part, et de l'autre un vocabulaire et une syntaxe. C'est, sur le plan individuel, le style de l'homme; et sur le plan social, le style d'une époque.

Et ce style, rien ne le révèle mieux que la langue employée au théâtre. J'attache une grande importance à cette langue. J'y vois l'un des miroirs les plus révélateurs de la santé d'une civilisation à telle ou telle époque de son évolution. Plus directement révélateur si l'on préfère, que les autres moyens de communication orale ou écrite. C'est une langue écrite, sans doute, mais très proche, dans bien des cas, de la langue parlée; elle reflète donc les deux grands aspects de la langue. En même temps, du fait même qu'elle est destinée à un public aussi large que possible, et non à un groupe d'initiés, elle se refuse aux jargons trop spécialisés de la poésie, de l'enseignement, ou de la philosophie. Et cependant elle les reflète. Un poème exige la plume d'un poète; un essai philosophique, celle d'un philosophe. la langue théâtrale n'est pas aussi exclusive, pas aussi intraitable; elle accepte de se laisser manier par les poètes, par les philosophes, par les psychologues, et même parfois par des dramaturges purs-sangs. C'est une langue qui a des yeux tout autour de la tête.

C'est en considérant notre langue théâtrale contemporaine dans son ensemble, qu'il m'apparaît que nous nous exprimons tous très mal. Et il est très légitime de parler de cette langue *dans son ensemble*. Je sais qu'on ne met pas dans le même sac une pièce de Sartre, ou de Ionesco, ou de Sagan; mais je sais aussi qu'on peut mettre dans le même sac les neuf dixièmes de la production théâtrale courante des dix dernières années en France, y attacher une grosse pierre, et laisser couler à pic. Ce qui effraie le plus, lorsqu'on fait ce bilan, ce n'est pas seulement le manque de profondeur de la pensée, le manque de qualité des émotions, c'est surtout le déséquilibre entre ce manque de densité d'une part, et de l'autre la facilité de la plume, de la même plume d'une pièce à la suivante, avec la même encre, les mêmes artifices de style, fioritures, fausses grâces et ronds de jambe. Un océan de verbalisme, de cendres tiédasses, de sucre filé, de flocons de savon, de meringue rose et frêle. Plus d'émotions simples et brutales, peu d'idées solidement ancrées dans le réel; des esprits ironiques, désabusés trop tôt, nourris de concepts pré-digérés, trop choyés, trop précieux. Voilà pour le premier terme de l'équation. Pour le second : un vocabulaire au-dessus de la moyenne, une syntaxe plaisante, en somme des années de "dictées" tirées des bons auteurs, de "rédactions", de "compositions françaises", d'explications "littéraires". Ce n'est pas rien sans doute, mais, au total, c'est une équation fautive. Cette réputation de beaux-parleurs vaniteux, de baudruches aimables, nous l'avons bien cherchée ! Et cette production courante de notre théâtre, elle n'est pas qu'illusion, elle représente vraiment une certaine catégorie de Français. "*Tu causes, tu causes, c'est tout ce que tu sais faire*". . . Le Français, lorsqu'il parle, est un peu comme la Nature : il a horreur du vide. J'ai entendu répéter aux candidats avant les examens : "*Surtout, n'arrêtez pas; n'avez pas l'air de chercher vos mots*" ! Partant de là, on s'exprime de plus en plus vite; on bouche les trous; on ajoute ces chevilles qui réjouissent tant les Canadiens : "*N'est-ce pas; comment dirais-je; vous me suivez; bien entendu, non, mais entendons-nous bien, mon cher. . .*" Sortez maintenant votre collection de l'AVANT-SCENE, prenez un fascicule presque au hasard, passez la tondeuse à "*chevilles*" et s'il vous reste la moitié de la page, vous êtes tombé sur une bonne page. A voir toutes ces phrases défiler, on songe fatalement aux billets de la Banque de France, à certaines époques. Si beaux, si colorés, si nombreux, mais dont la valeur, hélas ! . . . J'en parle avec une certaine férocité, mais c'est ma génération : j'en suis. "*Être Canadien, ça se paye*" a-t-on dit; mais tout se paie : être Français aussi.

Ceci dit, il ne faudrait pas qu'on essaie de nous faire croire que l'équation canadienne est mieux équilibrée, qu'elle représente une société plus saine, plus énergique, plus sensée. Or, on essaie de nous le faire croire. Il rode autour de nous nombre de sophismes qu'on accepte d'abord avec politesse, voire même avec humilité parfois, ou avec le sourire, mais qui cessent d'amuser le jour où l'on comprend ce qu'ils servent à cacher.

Dans tous les milieux, mais plus spécialement sans doute dans les milieux bourgeois, il existe une indulgence pour la carence de l'expression qui touche à la complicité. Tout un système d'indulgence, en fait, et qui s'accompagne d'une mythologie obscure. On parle mal parce qu'on habite un pays neuf, parce qu'on fait encore partie d'une génération de pionniers. On y croirait plus facilement si tant de soi-disant pionniers n'avaient pas déjà la campe et les habitudes de bons petits bourgeois bien tranquilles. Et si c'est la crainte de trop bien faire tout de suite et de ne pas laisser assez à faire pour ceux qui nous suivront, je pense que c'est une crainte qu'on peut écarter sans danger.

Il y a aussi l'école des larmoyants. Ceux-là ne savent pas s'exprimer parce qu'ils n'ont jamais eu la chance d'apprendre, parce que leur pauvre père... ou leur pauvre mère... parce que les Frères... parce que les Soeurs... Ceux-ci font penser à tous ces Canadiens-français qui déplorent un peu trop bruyamment le fait qu'on ne leur a jamais appris la langue française.

Il y a l'école de ceux qui s'absolvent gentiment en disant; "*Les Français, eux, n'ont pas de mérite à s'exprimer correctement; ils sont nés en France*". C'est un sophisme. Quiconque s'exprime correctement, avec clarté et économie, a du mérite, Français, Canadien ou Chinois. Il vaudrait sans doute mieux dire qu'il existe toutes sortes de façons locales et nationales de s'exprimer mal, et une seule de s'exprimer bien. Et celle-ci n'a pas été donnée aux Français à la naissance.

Il y a aussi les défenseurs de cette glorieuse langue du dix-septième siècle. Je me souviens encore de ce grammairien français qui s'émerveillait d'avoir entendu un mécanicien de garage dire à son collègue: "*Pèse donc su'l'piton*".... O merveille! Pèse donc su'l'piton! Ce grammairien, eut-il poussé son enquête un peu plus avant, se serait sans doute aperçu que le bouton suivant, ou la manette, ou la poignée étaient aussi des pitons. Quelques secondes de plus, et le mécanicien et son "*chum*", épuisés par la présence de cet admirateur inattendu, eussent sans doute "*switché*" à une autre langue que le dix-septième siècle ne justifia jamais.

Enfin il y a ce postulat, obscurément ressenti dans beaucoup d'esprits, que la difficulté de l'expression est la marque, et presque la garantie d'un esprit robuste. "*Nous ne nous exprimons peut-être pas avec la même facilité que les Français, mais nous avons les deux pieds bien sur terre; nous ne prenons pas des vessies pour des lanternes*". On a dit la même chose en France, des paysans. Ce fameux "*bon-sens paysan*"! *Ils parlent peu, sans doute, mais lorsqu'ils prennent la peine d'ouvrir la bouche...*" Des analyses un peu plus serrées ont surtout montré que ce fameux silence paysan recouvre dans bien des cas de l'entêtement, de l'incompréhension, un conservatisme farouche, parfois même le vide parfait.

Qu'il y ait une part de vérité dans chacune de ces excuses personne ne veut le nier; mais il demeure que ce pays, trop jeune encore, paraît-il, pour qu'on s'y exprime correctement n'est pas trop jeune pour avoir acquis toutes les corruptions modernes ou anciennes, de la corruption électorale aux barbituriques; il demeure que les jeunes sténo-dactylos, dont le gagne-pain est en jeu, trouvent bien le moyen, elles, d'apprendre l'ortographe et la syntaxe; il demeure enfin que voilà beaucoup d'alibis pour maquiller une vérité simple: une pensée se meuble; une expression se délie; un style s'acquiert. Ecoles, bien sûr, coopération des familles, bien sûr; mais surtout il faut y croire. Il sera tellement plus facile, ensuite, de parler de talent et de génie, au théâtre ou ailleurs. Tellement plus facile également d'écrire pour nos tréteaux des pièces qui nous épargneront peut-être le déferlement des vaudevilles et des pantalonnades. Car, grâce à la radio et à la télévision surtout, la plupart des Canadiens se familiarisent vite avec une langue française moderne. Mais ce qui est à craindre c'est que l'habitude se prenne de "*comprendre*" cette langue, plus que de la re-crée, de jour en jour, de l'intérieur, que cette langue moderne et déliée devienne un produit d'importation au même titre que tant d'autres. L'amour de la pensée bien exprimée, la conscience de l'effort personnel nécessaire, il faut qu'ils continuent à venir de l'intérieur; et il faut continuer de s'acharner sur tous les sophismes qui laissent à d'autres le soin de travailler pour nous. Sans quoi le public a toutes les chances de ne jamais distinguer la meringue et le bon pain, le mauvais théâtre français et le bon.

Jacques BOBET